

Ne forçons point notre talent,
Nous ne ferions rien avec grâce.

Que Pierre Dupont reste le peintre aimé de la nature,
le charmant paysagiste, le poète champêtre ; qu'il
achève de conquérir ses titres à la popularité, en faisant
pour chaque travailleur ce qu'il a fait pour le tonnelier,
le tisserand et la couturière : une chanson vive, origi-
nale, accentuée, pleine de verve, et qui est en même
temps la peinture la plus fidèle et la description la plus
exacte du métier.

Pan, pan, pan, pan,
Pan, pan, pan, pan,
Chasse les cercles du tonneau,
Maillet sonore,
Pour enfermer le vin nouveau,
Fils de l'aurore.
L'osier en trois joint le cerceau ;
Chaque douve affûtée,
Mise au point, se courbe en arceau ;
La futaille est voûtée.
Qu'on la flambe dans un feu clair,
Elle est ventrue et ronde ;
Foncez-la, qu'il n'entre pas d'air ;
Enfin percez la bonde.

Voici le tisserand qui chante à son tour. Triste,
reclus, il travaille au fond d'une cave, afin que la toile
sorte de ses mains plus blanche et moins rude :

Encor si je tissais en l'air,
Comme fait ma sœur araignée,
Sans ma lampe j'y verrais clair !
Mais, bah ! ma vie est résignée.
Il faut des voiles au vaisseau,
Aux morts des linceuls, aux fillettes
Qui me commandent leur trousseau
Des draps de lit et des layettes.

Ecoutez maintenant la couturière assise à sa fenêtre,
où glisse un furtif rayon de soleil. Pauvre fille, labo-
rieuse et sage, elle charme les longues heures du travail
par un refrain du chansonnier.

Aiguille
Gentille,
Va, viens, voltige et cours.
Quand pleure la famille,
Ta douce lueur brille
Sur ses tristes jours.

Comme la lame d'une épée
Faite de l'acier le plus pur,
Elle est fourbie, elle est trempée,
On le connaît à son azur.
Voyez ! à peine il est visible,
Le trou par où passe le fil ;
La guêpe en son courroux terrible
N'a pas d'aiguillon plus subtil.

Pendant que l'épingle s'arrête
Et fixe l'étoffe au genou,
L'aiguille, mobile, inquiète,
Perce toujours un nouveau trou.
L'épingle, sérieuse et sage,
Se repose le plus souvent ;
Du progrès l'aiguille est l'image :
Elle va toujours en avant.

Malgré beaucoup d'incorrections, échappées à un
travail trop facile, notre poète restera populaire.
En France, on aime ce qui a du cachet.

La plupart des œuvres de Pierre Dupont sont con-
nues avant d'être imprimées. Il les chante dans les
salons, et il lui arrive quelquefois d'en donner une copie
à ceux qui la lui demandent.

Mais les éditeurs trouvent à redire à cette espèce de
publication anticipée.

Une dame du monde, excellente musicienne, le pria,
devant nous, un jour, de lui copier une de ses chansons
nouvelles, encore inédite, et qui a pour titre le
Peseur d'or.

Dupont déclara que son éditeur venait de lui défendre
de donner, à l'avenir, une seule chanson manuscrite sous
peine de procès.

— Mes ressources sont là, dit-il, vous comprenez ?
Je ne veux pas me fermer la caisse.

La dame parut très mortifiée de ce refus.

— Il est charmant, votre éditeur ! s'écria-t-elle.
Comment le nommez-vous ?

— Vialat.

— Je lui écrirai une lettre de félicitation. Vraiment,
c'est fort agréable : j'aurai le *Peseur d'or* quand les or-
gues de Barbarie le joueront sous ma fenêtre ! Au
moins nous le chanterez-vous demain, monsieur ?

— Pour cela, très volontiers, on ne me l'a pas défen-
du, répondit Pierre Dupont.

Il salua et sortit.

— Je l'aurai, son *Peseur d'or*, je l'aurai en dépit de
l'éditeur ! dit la dame après le départ du poète.

— Et comment l'aurez-vous ?

— Rien de plus facile. J'ai soirée demain : pendant
qu'il chantera, je ferai prendre les paroles par un sténo-
graphe.

— Mais la musique ?

— Je la prendrai moi-même.

— Et si l'on fait un procès ?

— Je paierai le procès.

— Quel enthousiasme ! Cette chanson nouvelle est
donc bien merveilleuse ?

— Elle aura plus de succès que les *Louis d'or*. Vou-
lez-vous la publier dans la biographie de Dupont ? Je
vous y autorise.

— Merci bien !... Pourtant, si vous répondez de tout...

— Je réponds de tout.

Ce que femme veut, Dieu le veut. A quarante-huit
heures de là, nous avions les sept couplets de l'œuvre
inédite. Les voici :

LE PESEUR D'OR.

Dans une vaste houpelande
Bordée au cou de petit-gris,
Un Juif, expulsé de Hollande,
Vivait d'usures à Paris.
Il pesait, avec des balances
Dont les plateaux étaient faussés,
Or, diamants et consciences ;
Ses doigts étaient fort exercés.

Les souris vont se prendre
Au chat qui dort,
Et chacun allait vendre
Au peseur d'or.

On allait chercher la piqure
De ce serpent dans un trou noir
Baillant sur une cour obscure ;
Ce repaire était son comptoir.
A ceux qui de cette cachette
Osaient railler l'obscurité :